

se sont convertis de feuilles. Il y avait plusieurs types de framboisiers géants : ils ont fleuri et donné du fruit.

Le Rév. M. Gagnon, curé de Ste Famille, m'avait envoyé des fraises Sharpless. J'en ai fait un carré au 1er juin. Elles se ravigotèrent à vue d'œil ; au 25 juillet, j'avais la première fraise en pleine maturité, si belle que je la mesurai : 1½ pouce diamètre de longueur, ¾ pouce de circonférence. Remarquez que j'avais laissé tous les courants, voulant, dans mon ignorance, aller plus vite en affaire, augmenter le nombre de plants. Bientôt après, bon nombre d'autres fraises se livrèrent à notre dent, de dimensions aussi belles. Si je les eusses émondées, elles auraient certainement atteint les 9 pouces de diamètre qu'elles ont eu à l'hôpital-général de Québec.

Je reçois une lettre de chez moi du 26 septembre. Aucune gelée encore à cette date ; les patates très-belles ; mon jardin splendide, même il y a quelques Sharpless sur le carré : elles m'attendent.

Le sol est un sable aride, baigné autrefois par la mer. A dix pieds de profondeur, sur toute la Pointe aux Esquimaux, on trouve un lit de goémon à demi décomposé, de trois pouces d'épaisseur.

Voici comment j'ai réussi à rendre mon jardin productif : L'automne dernier on enleva la tourbe (couenne) ; en dessous est un détritus de gazon de 2 pouces, sans consistance. Nous avons charroyé tout le dessus d'un champ à patates engraisé au poisson et au varech depuis quelques années, et l'avons étendu à 3 ou 4 pouces d'épaisseur, puis nous avons mis du fumier terre et du goémon. Les semis et plantations faits, nous avons rempli un quart de goémon à grappes (les globules de la grosseur d'une noisette sont pleins de glue), le tenant remp i d'eau qui servait à arroser au besoin.

Avec ces soins, il fallait voir cette végétation active ! Les herbes à soupe : persil, cerfeuil, sarriette, cresson, etc ; les oignons, céleri, fleurs, faisaient l'admiration. Tout a été semé pourtant du 1er au 3 juin. Nous avons mangé trois récoltes de petits radis de table.

Nous aurions pu semer deux ou trois semaines plus tôt, la saison et la terre le permettaient ; mais les travaux nous ont obligé à un retard. D'abord il a fallu charroyer toute cette terre à la brouette et la prendre à une certaine distance du jardin ; puis niveler le terrain, faire et boiser tous les carrés (150 planches y ont passé).

Les fèves et le blé d'inde beaux en feuilles seulement. Tabac splendide ; au 25 août les têtes étaient prêtes à fleurir et les feuilles avaient alors atteint dix-huit pouces....

Les chevaux français.

M. le directeur de la Gazette des Campagnes.

Afin de prouver à vos lecteurs avec quel soin on a fait le choix des chevaux importés de France, et dont quelques uns sont encore à la disposition du public, je me permets de vous demander de publier leurs succès dans les derniers concours de nos expositions.

A l'excellente exposition du comté d'Hochelaga, le percheron noir de deux ans, "Joli", a obtenu le premier prix dans sa classe. Il a obtenu aussi le premier prix et le diplôme à la grande exposition du Canada central, à Ottawa. Ce diplôme lui donne le premier rang sur tous les percherons exhibés là, de n'importe quel âge, et c'est le moment de dire que les sujets étaient nombreux et beaux.

L'étalon breton a obtenu le premier prix à Hochelaga.

L'étalon normand, le premier prix à Ottawa.

L'étalon percheron de trois ans, le frère de "Satan", a obtenu le premier prix à Hochelaga et le second à Ottawa. Dans cette localité, il a eu à lutter contre les vieux ; la classe où il a été rangé étant désignée classe de trois ans et au-dessus.

Ainsi sur les quatre exhibés, aucun ne s'en est retourné sans un premier prix.

J'ai l'honneur d'être, monsieur,

Votre obéissant serviteur,

LOUIS BEAUBIEN.

Montréal, 1er octobre 1888.

Note de la rédaction.—Nos félicitations à l'honorable M. Beaubien pour les succès obtenus à l'égard des chevaux normands et percherons qu'il a lui-même importés à grands frais des haras en grande renommée de France. M. Beaubien visitait d'ailleurs à notre pays de chevaux pouvant être d'un grand avantage pour l'élevage, qu'à en faire une spéculation person-

nelle : c'est pourquoi il a droit à la reconnaissance des cultivateurs. Pour notre part, nous nous ferons un devoir de faire connaître à nos lecteurs les succès qui ne sauraient manquer à l'honorable M. Beaubien, à l'égard des importations de chevaux qu'il devra faire à l'avenir, vu l'encouragement qu'il reçoit, chaque fois que l'on voudra nous les signaler.

La véritable économie dans l'élevage des bestiaux au point de vue de l'industrie laitière.

Nous recommandons à la sérieuse considération des cultivateurs les conseils suivants que nous empruntons à la Presse de Montréal :

Les froids, la neige, les fortes gelées de la semaine dernière nous font mal augurer de l'hiver qui s'annonce déjà par ces tristes avant-coureurs. La saison est tout à fait défavorable à la moisson qui n'est pas toute engrangée ; les pommes de terre menacent de pourrir et de rester sur le champ, si le mauvais temps continue ; la récolte dans plusieurs endroits est plus que médiocre, les fourrages sont rares et chers. Toutes ces choses doivent donner des idées sombres au pauvre cultivateur qui comptait sur une bonne récolte pour vivre et qui voit toutes ses espérances déçues ; tout cela doit l'engager à chercher tous les moyens possibles afin de faire face aux mauvaises années qui arrivent trop fréquemment et le forcer à pratiquer une économie bien entendue.

Dans cette voie d'économie, il y a un grand progrès à accomplir, des réformes considérables à opérer. Prenons, par exemple, aujourd'hui, l'élevage des bestiaux au point de vue de l'industrie laitière. Beaucoup de cultivateurs qui paraissent économes, qui passent pour avares même, ne le sont pas du tout et pratiquent une fausse économie sous ce rapport. Je m'explique : l'économie, suivant moi, consiste à tirer le plus de profit d'une exploitation quelconque, de la manière la moins dispendieuse, et à ne laisser rien perdre. Si cette définition est correcte, les cultivateurs qui agissent de la manière suivante sont ils économes ? Celui qui essaie d'hiverner dix vaches et qui n'a du fourrage que pour en hiverner cinq convenablement, il économisera son fourrage de manière à hiverner ses dix vaches ; mais quel profit retirera-t-il de ces dernières ? Aucun. Le cultivateur qui hiverne indistinctement ses bonnes et ses mauvaises vaches, qui semble ignorer qu'une mauvaise vache mange autant qu'une bonne, est-il réellement économe ? Celui, en un mot, qui soigne sans profit, qui dépense l'hiver ce que ses vaches lui ont donné de profit durant l'été, ménage-t-il son bien ? mais non.

Quel contraste dans la manière d'agir de ces cultivateurs avec celle des cultivateurs de la Belgique et d'autres pays d'Europe ! Là le cultivateur peut dire avec exactitude quelle quantité de foin et d'autre nourriture consomme chacune de ses vaches, quelle dépense elle lui fait et quel profit elle lui rend. Il considère chacune de ses vaches comme un capital qu'il doit prêter au plus fort intérêt possible ; il sait en tout temps le taux de cet intérêt, c'est-à-dire le profit que peut lui donner chaque vache de son troupeau ; il connaît la nourriture propice qu'il faut donner à chacune d'elles pour en obtenir le meilleur rendement, de même que pour chacune il a sa manière de la traiter, de la soigner ; il ne ménage pas son trouble auprès de ses vaches ; car il sait par expé-